

Mademoiselle Julie, cette adorable punk

> Scène Le Suisse Gian Manuel Rau éclaire d'une lumière somnambulique la pièce de Strindberg

> Portée par trois comédiens inspirés, cette traversée marque au Théâtre de Carouge

26.02.2015, Le Temps

Alexandre Demidoff

Qu'est-ce que monter un classique, si ce n'est le rêver? Sinon, à quoi bon. Le Suisse Gian Manuel Rau a traversé en songes cette *Mademoiselle Julie* que le Suédois August Strindberg écrit en 1888. On veut dire par là que le metteur en scène a longtemps ruminé la pièce dans les rues de Berlin où il vit, où il marche chaque jour, jusqu'à quinze kilomètres; qu'il en a cherché la lumière boréale jusqu'au cercle de l'Arctique où il s'est rendu en quête de ce froid sidéral qui traverse Strindberg; qu'il a cherché dans la musique des écorchés pour son périple, Mahler, Schubert, Chostakovitch surtout. De cette friction prolongée avec l'œuvre est né le *Mademoiselle Julie* que vous pouvez voir au Théâtre de Carouge. Ce spectacle a du caractère, des partis pris: il ne trahit pas l'auteur, nor; il fait remonter son tourment et l'enveloppe d'une compassion inattendue, comme une consolation.

La beauté de cette *Mademoiselle Julie*, ce serait d'abord ça, une cohésion, celle de trois comédiens accordés, limpériuse et presque enfantine Berdine Nusselder dans le rôle-titre, Roland Vouilloz déchirant dans la peau du domestique Jean et Caroline Cons, magnétique sous le tablier de la servante Christine. Vous ne suivez plus? On reprend. Sur scène, Christine fait revenir dans une poêle flambeuse des rognons. Mais voyez Jean, son fiancé hors d'haleine: «Mademoiselle Julie est folle, complètement folle!» La musique de la Saint-Jean, cette fête de toutes les transgressions, vivrole en rafales. Mademoiselle est en rut.

Elle est là, sous vos yeux à présent, intraitable dans sa robe blanche de reine punk, portant sur la peau les stigmates d'un désir interdit, des fleurs vénéreuses en guise de tatouage. Son père,



Roland Vouilloz et Berdine Nusselder émeuvent en amants perdus, jouant avec le feu le temps d'une nuit de folie. Le premier est habitué aux rôles d'écorché, la seconde imprime son étrangeté de polyglotte à un personnage légendaire.

Monsieur le Comte comme on dit chez Strindberg, est absent. Elle, elle voudrait une vie de corsaire. Et si ce Jean était son galion? La possibilité d'une équipée? D'une liberté?

Le coup de force de Gian Manuel Rau, c'est de prolonger le sortilège de cette nuit de la Saint-Jean. D'en extraire le principe de sa lecture, une étrangeté qui est celle d'un état intermédiaire, d'une nuit blanche qui aurait pris corps dans chaque protagoniste. La

Elle, suppliante:
«Savez-vous ce que
c'est que l'amour?»
Lui: «Il va falloir lécher
la gamelle ensemble»

ronde du désir est bien infernale. Berdine Nusselder, cette actrice néerlandaise qui a appris à jouer à Londres, Bruxelles et Paris, harponne son Jean, bouledogue plissé sur un tabouret. Elle a des formules qui coupent, d'une voix

de cristal: «La pauvreté est un malheur sans limite» Elle le pique: «Embarquez-moi.» Il résiste: «Allez vous coucher.» Mais elle le tient, tout contre elle, l'âne enivré; ils s'embrassent; ils s'éclipent par une porte naïve, tout un symbole. Le ciel s'effondre alors: un tourbillon de serpents sur une éruption de musique punk; des tags sanglants maculent la paroi vitrée. Sur ce champ de ruines passe en chemise de nuit Caroline Cons, yeux fixés de somnambule, natte très longue de sorcière. Elle glisse à petits pas. Dans le lointain, des cordes rapécient une sonate. Cette Christine a tout vu. Peut-être.

Le metteur en scène agit ainsi sur l'œuvre: il tresse plusieurs temporalités, autant de temps Celui intérieur d'une Christine voyante; celui, brutal, de la tentation et de son assouvissement; celui encore, stupéfiant, parce qu'insolite chez Strindberg, de la miséricorde. Cette scène, vous ne l'oubliez pas. Julie et Jean ont fait l'amour. Et ils se haïssent. Elle, suppliante: «Savez-vous ce que c'est que l'amour?» Lui: «Il va fal-

loir lécher la gamelle ensemble.» Il se lave les mains – ce geste revient comme un leitmotiv; il revient près d'elle avec une bassine remplie d'eau. Et soudain, il sanglote de tout son corps. Monte comme une vague le *Stabat mater* de Vivaldi, cette caresse qui vous

Elle et lui ne sont plus
alors ces monstres
que la tradition exige,
mais deux orphelins,
deux enfants trahis

rappelle à l'enfance. Sur cette musique, il lave la figure de sa maîtresse d'un torchon doux. Bienôt il recouvre son visage de ce linge; il passe ses doigts dessus comme pour le remodeler. Elle et lui ne sont plus alors ces monstres que la tradition exige, mais deux orphelins, deux enfants trahis, terrorisés par la fatalité.

Cette *Mademoiselle Julie*, c'est donc la guerre annoncée, celle d'un homme et d'une femme que

tout sépare, d'un apeuré qui voit trop grand, d'une timbrée qu'aucun bras ne peut assouvir; et l'après-guerre, c'est-à-dire le poids de la survie. L'héroïne se suicide-t-elle? August Strindberg a beaucoup hésité. Il a laissé dans ses tiroirs sept fins possibles, raconte Gian Manuel Rau. Dans la plupart des versions scéniques, elle passe à l'acte. En 1989, à la Comédie de Genève, dans le spectacle désormais légendaire de Matthias Langhoff, l'actrice Laurence Calame s'avancit vers le public, marchant droit par-dessus les rangées de spectateurs, pour s'éclipser dans la nuit. A Carouge, Berdine Nusselder plonge ses poignets dans une bassine d'eau, bientôt rouge sang. Mais sa mort n'est pas tout à fait certaine.

Dans le fond, des grands corps malades s'embrassent: c'est Caroline Cons et Roland Vouilloz. Ils sont la pitié même. Ils ont Mademoiselle Julie dans la peau. Et nous aussi, pour tout avoir.

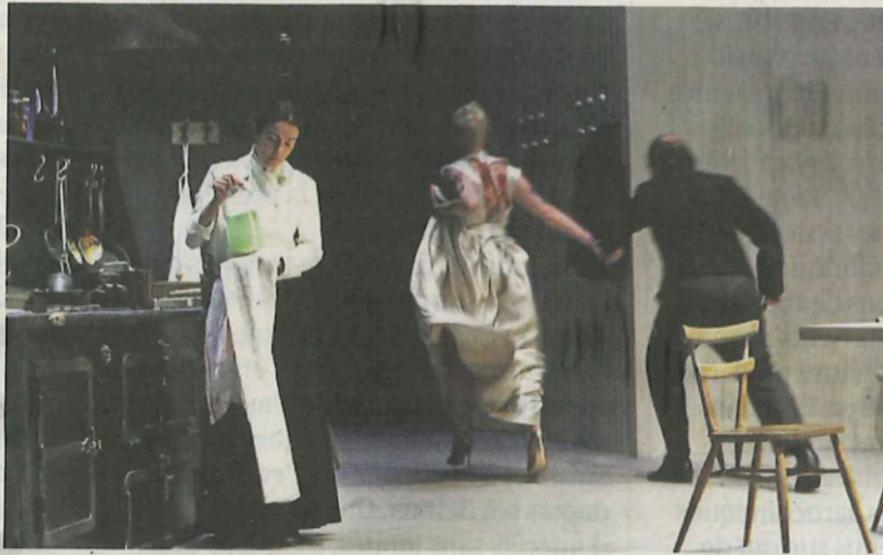
Mademoiselle Julie, Théâtre de Carouge (GE), jusqu'au 15 mars; loc. 022 343 43 43.

A Carouge, le coït fatal de la comtesse et du laquais

Théâtre

De la «Mademoiselle Julie» du Suédois August Strindberg, le Suisse Gian Manuel Rau tire un trio à cordes enflammé

Fin du XIXe siècle, la cuisine d'un château de campagne suédois. C'est le solstice d'été, la veille de la Saint-Jean, quand les corsages de la bienséance se dénouent le temps d'une nuit blanche. Son père, le comte, est sorti, son fiancé a pris congé: Julie décide de se débrider en compagnie des domestiques. D'invites en provocations, elle obtiendra du valet Jean qu'il la trousse dans un renversement de l'ordre social qui conduira au drame. La danse aimantée de ces pôles contraires, entre attirance et répulsion, compassion et mépris, soumission et



Caroline Cons, Berdine Nusselder et Roland Vouilloz chez August Strindberg ou la lutte des classes sur le mode du désir. M. DEL CURTO

violence, sera observée à distance par la somnambulique cuisinière Kristin - peut-être même l'aura-t-elle intégralement rêvée.

Mademoiselle Julie, «tragédie naturaliste» en un acte rédigée en

1888 par August Strindberg, se prêterait aisément à une lecture éclairée à la fois par Marx (pour la lutte des classes qui s'y fait jour) et par Freud (pour la libido un brin perverse qui s'y exprime). Sans rejeter

ces dimensions après tout contemporaines à la pièce, le metteur en scène Gian Manuel Rau préfère mettre l'accent sur la part universelle de cette histoire de frictions. Ponctuées de tableaux oniriques ou explosifs, celles-ci créent l'étincelle dans le jeu animal des trois comédiens qui portent le huis clos. Berdine Nusselder y campe une blonde Julie aux inflexions d'Anna Karina, dont les tatouages soulignent le tempérament à vif. Roland Vouilloz est un Jean râblé, aux pieds vissés au sol mais à l'esprit sans attache. Et Caroline Cons y interprète une Kristin extralucide, consciente par anticipation de l'issue fatale des jeux aphrodisiaques du pouvoir et du sexe.

Katia Berger

«*Mademoiselle Julie*» Théâtre de Carouge, jusqu'au 15 mars, 022 343 43 43, www.tcag.ch



REVUE DE PRESSE

Mademoiselle Julie

AUGUST STRINDBERG

Mise en scène de Gian Manuel Rau

Du 07 au 19.11.2017 au Théâtre des Martyrs



CONTACTS PRESSE

Mélanie Lefebvre
+32 2 227 50 06
melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be

Sophie Dupavé
+32 475 44 17 21
s.dupave@eoscommunication.be

Sommaire

Presse radio

Radio Arabel, « *De toute pour faire un monde* », interview de Berdine Nusselder par Laure Fomier, diffusée le 08.11.2017.

RCF, interview de Gian Manuel Rau par Marie-Eve Stevenne, diffusée la semaine du 13.11.2017.

Musiq'3, « *L'info culturelle* », interview de Gian Manuel Rau par François Caudron, diffusée le 13.11.2017.

https://www.rtbf.be/auvio/detail_l-info-culturelle-7h30?id=2276641

Presse écrite

La Libre, critique de Marie Baudet, publiée le 09.11.2017.....3

L'Echo, annonce d'Isabelle Plumhans, publié le 10.11.2017.....4

Presse internet

Bruzz, article de Gilles Béchet, publié le 09.11.2017.....5

LeCentreFM, *Qltur*, interview vidéo de Berdine Nusselder avec Nathanaël Thiry, diffusée sur les réseaux sociaux le 11.11.2017.

<https://www.facebook.com/qlturcfm/videos/518433465177365/>

Le Suricate magazine, article de Christophe Mitrugno, publié le 13.11.2017.....6

<http://www.lesuricate.org/mademoiselle-julie-de-strindberg-aux-martyrs-jusquau-1911/>

RTBF Culture, critique de Christian Jade publiée le 14.11.2017.....7

Demandez le Programme et *Arts et Lettres*, critique de Dominique-Hélène Lemaire, publiée le 19.11.2017.....9

<http://www.demandezleprogramme.be/Mademoiselle-Julie#critique>

Bruxelles Culture, annonce publiée dans l'édition du 15.11.2017.....11

Vénéneuse et fragile “Mademoiselle Julie”

Scènes Berdine Nusselder au centre d'un trio classique et ombrageux, aux Martyrs.

Critique Marie Baudet

Il aura fallu presque vingt ans pour qu'un directeur de théâtre, en Suède, se décide à monter la pièce en un acte écrite par August Strindberg en 1888. Depuis, “Mademoiselle Julie” n'en finit pas d'occuper écrans et plateaux, s'imposant comme un classique vénéneux, jamais aussi simple que ne pourrait suggérer l'argument.

A la veille de la Saint-Jean, Julie profite de l'absence du comte, son père, pour festoyer avec les domestiques. Lorsque la demoiselle invite à danser Jean, valet du comte, celui-ci commence par refuser, par souci de la réputation de Julie. Or c'est sa fiancée Christine, la cuisinière de la maison, qui le presse d'obéir. Après le retour

dans la cuisine de Julie et Jean, Christine s'endort. Et la demoiselle aiguise ses avances envers le valet. La nuit entamée sera celle d'un affrontement sensuel mais surtout cruel, au creux duquel bouillonne la lutte des classes.

Est-ce la folie, comme on le dit dans la maison, qui guide Mademoiselle Julie? Quelle ardeur, quelle douleur la précipite dans les bras de Jean? Quelle partition suit-elle dans cette demeure isolée, dans sa vie ordinaire, en cette nuit étrange?

Ecorchée vive

Centrale, Berdine Nusselder l'est ici non seulement par le rôle-titre, mais parce que le spectacle lui-même est né de la rencontre du metteur en scène suisse Gian Manuel Rau avec la comédienne hollandaise formée notamment à l'Insas. Aux côtés de

la bonhomie ambiguë de Roland Vouilloz (Jean), face à la troublante réserve de Caroline Cons (Christine), la Julie de Berdine Nusselder est fouguese, vulnérable, capricieuse, agaçante, touchante, écorchée. Oiseau blessé.

La scénographie d'Anne Hölck – cette cuisine comme une matrice – à la fois ancre et stylise l'intrigue, que le metteur en scène assujettit au rêve de Christine plus qu'au jugement moral de cette petite société.

Un classique, di-sions-nous, sous-tendu de sortilèges.

→ Bruxelles, Théâtre des

Martyrs (grande salle), jusqu'au 19 novembre, à 20h15 (mardi et samedi à 19h, dimanche 19 à 16h). Durée: 1h40 env. Infos & rés.: 02.223.32.08, www.theatre-martyrs.be



MARIO DEL CURTO

Berdine Nusselder (Julie)

Dans la production du Théâtre de Carouge (Genève) accueillie à Bruxelles.

Théâtre



Jusqu'au 19/11, Théâtre des Martyrs (Bruxelles) Mademoiselle Julie

Cette pièce de Strindberg montée en 2015 au Théâtre du Carouge à Genève par Gian Manuel Rau s'ouvre sur ces mots: «*Mademoiselle Julie est folle, complètement folle.*» Eh oui: profitant de la nuit de la Saint-Jean, en l'absence de son père et de son fiancé, la jeune femme se lâche en compagnie des domestiques. Sujet délicat à l'époque du dramaturge suédois: écrite en 1888, l'œuvre ne sera jouée pour la première fois qu'en 1906! Palme d'Or à Cannes en 1951 (adaptation réalisée par Alf Sjöberg), «*Mademoiselle Julie*» parle aujourd'hui de pouvoir et de soumission. Au travers de cette punkette incarnée par la néerlandaise Berdine Nusselder, actrice fétiche de l'avant-garde théâtrale belge.

BRUZZ

Les 3 incontournables: théâtre

MADemoiselle JULIE

Mademoiselle Julie est folle, dit-on en ouverture de la pièce de Strindberg. Elle est surtout mal à l'aise dans son rôle de comtesse et rêve de bousculer les codes de classe et de sexe. Dans un huis-clos brutal et cotonneux, elle entame une danse de séduction avec son valet. Un face à face implacable où les personnages s'échangent les partitions du chasseur et de la proie. Berdine Nusselder campe une Julie en touchante et orgueilleuse bête blessée. Roland Vouilloz incarne un Jean qui oscille entre la soif de liberté, la soumission et la veulerie, sous le regard attentif et pas si innocent de Christine (Caroline Cons). La mise en scène accorde une large place aux silences et aux images scéniques d'une étrange puissance onirique.

> Strindberg / Gian Manuel Rau. 07/11 > 19/11, Théâtre des Martyrs, Bruxelles



Dès le rideau ouvert, le décor nous saute aux yeux. Un réalisme étonnant dans la simplicité de cette cuisine. Une femme au fourneau prépare à manger pour son homme. Le détail y va même jusqu'à la cuisinière à gaz et au vrai robinet. Et ces grandes fenêtres qui donnent sur la rue. On aurait presque envie de s'y pencher pour voir.

Mais si les premières secondes ravissent les yeux d'un point de vue matériel, très vite le public est emporté dans une tornade d'émotions.

On nous conte la vie de deux domestiques qui ne savent plus comment réagir face aux folies passagères et aux manques de manières de la maitresse des lieux. Une fille pourrie gâtée qui ne semble pas se soucier de ses actes, de ses mots. Elle rêve continuellement et elle veut emporter tout le monde dans sa fête. Jean, le domestique, reste bien fixé dans son statut, loin des nobles. Et ses prémices de politesse font très vite place à la confession. La nuit se prolonge sur une longue discussion entre Julie et lui. Les langues se délient, les vérités font surface et les amours sont révélés. Quels amours ? De beaux prétextes à reprendre le dessus sur le statut social de l'autre. Qui manipule l'autre ? Qui est arrivé à ses fins ?

Souvent, lorsque l'on parle de cette pièce, on fait référence à l'harakiri des samouraïs. Se punir par déshonneur, ne plus mériter de vivre face au désarroi et à l'indignité. C'est on ne peut plus vrai dans cette pièce. Mais le suicide est lent et cousu par des discours forts, des utopies, des promesses, des mensonges et la si blessante vérité qui nous rattrape toujours. On comprend pourquoi cette pièce écrite en 1888 n'a pu être jouée avant 1906. Et les sujets qui fâchent sont souvent les plus intéressants sur scène.

Que dire des trois comédiens ? Nous avons un magnifique trio qui fonctionne très bien. Les répliques fusent et la complicité est présente. Si au début, l'accent de Berdine Nusselder semble étrange, l'oreille s'y habitue et ajoute du piment au personnage.

Comme dit plus haut, c'est une tornade d'émotions qui nous emporte durant toute la représentation. D'abord compatissant avec l'un des personnages, puis finalement, on en vient à détester un autre, puis à l'aimer et finalement à les trouver injustes ou véritables. On peut se reconnaître dans les différentes décisions, les différentes envies ou même méchancetés. Et comme pour notre réalité, on aimerait que tout redevienne comme avant à la fin, mais le drame est fait.

Déception tout de même sur la fin. En voyant la véracité apportée par le décor, les lumières et la bande son (Le courant d'air des fenêtres ou la télékinésie des meubles), il est dommage que nous n'ayons pas eu une plus belle scène finale pour exprimer l'apothéose de la pièce. Mais le spectacle est réussi et le message est transmis.

'Mademoiselle Julie' de Strindberg : une belle folie, musicale, lumineuse. Avec trois acteurs accordés dans leurs dissonances. ***



Roland Vuilloz et Berdine Nusselder dans "Mademoiselle Julie" de Strindberg, m.e.s par Gian Manuel Rau - © Mario del Curto

'Mademoiselle Julie' c'est, au départ, un drame naturaliste d'un auteur réputé misogyne, qui montre l'inconduite de Julie, la fille d'un comte séduisant son domestique, sous les yeux de la servante Kristine, amante du domestique. Une pièce tellement scandaleuse en cette fin de XIX^e siècle qu'il fallut attendre près de 20 ans pour la voir représentée en Suède et dans toute l'Europe puritaine.

Tout se passe d'abord dans une ambiance de carnaval, la nuit de la St Jean, le solstice d'été, la nuit la plus longue. Tout est permis et rien n'est permis et c'est le piège où s'enferme Julie. Revenue de la fête publique elle s'enferme dans le huis-clos d'une cuisine pour séduire Jean qui de valet devient maître du jeu. Rêve de fuite, psychanalyse subtile de Julie et de ce qui dans son éducation et sa famille a favorisé cette " chute " et son suicide final.

La pièce de Strindberg, un classique des classiques, a été 'traitée' il y a quelques années par la Britannique Kathy Mitchell à Avignon comme un combat féministe, plaçant au centre Kristine, la servante. Et par Philippe Boesmans à Aix-en-Provence qui en fait un opéra de chambre, cruel et tendre à la fois.

La mise en scène du Suisse Gian Manuel Rau privilégie le drame intérieur de Julie, explorant les sources multiples de sa folie, de son mal-être existentiel, de sa mise à mort progressive. Mais le cynisme de Jean, ambitieux grossier puis lâche, soumis à son patron, le Comte est fouillé minutieusement. Tout comme ce rôle secondaire de Kristine, qui dort dans sa cuisine mais ne rêve-t-elle pas ce qui se passe comme une sorcière tuant dans l'œuf le rêve de sa rivale ?

Pour donner la pleine mesure de l'ambiguïté des personnages la méthode de Gian Manuel Rau est simple : il demande à chaque acteur de plonger en lui-même pour intérioriser le rôle dans ses moindres fêlures. C'est vieux comme l'Actor's studio cette méthode mais diablement efficace pour porter chaque rôle à ébullition. En même temps s'il oblige les protagonistes à s'exposer, le metteur en scène prend soin de les empêcher de dérailler dans l'exhibitionnisme intime.

Berdine Nusselder, Julie, livrée à elle-même, m'a parfois agacé. Ici dirigée par un grand chef (comme Philippe Sireuil l'avait épanouie dans les '*Mains sales*' de Sartre), elle est très juste dans sa folie autopunitive, son désarroi existentiel et donc aussi dans son élocution très maîtrisée, rythmée, audible. Il faut dire qu'elle retrouve comme partenaire idéal l'acteur suisse Roland Vuilloz, remarquable Hoederer dans les '*Mains sales*' et tout aussi subtil et évident dans ce rôle de valet dominant. Dans le registre du cynisme froid, Roland Vuilloz a une palette grande comme un arc-en-ciel ! Quant à Caroline Cons, Kristine, ses interventions initiales et finales sont frappées d'une énergie décisive, comme si le vrai chef d'orchestre c'était elle !

L'emballage visuel et musical est finement travaillé pour accompagner ce grand confessionnal tragique : un quatuor de Shostakovitch insinue les stridences et les élans brisés de Julie. La scénographie d'Anne Hölck est d'un réalisme... géométrique, espace idéal pour gérer les contradictions, habité par les lumières poétiques subtiles de Gian Manuel Rau. Entre Philippe Sireuil et lui quelques points communs : deux grands maîtres de la lumière, deux grands directeurs d'acteurs, avec l'intuition de la corrida des sentiments.



Arts et Lettres

CORRIDA SCANDINAVE

Critique ★★★★★

Théâtre de la cruauté : tous les écrits de Strindberg témoignent de sa vie et portent la trace de ses crises, de ses combats, de ses révoltes contre une société au conformisme rigide qu'il exècre et qu'il dénonce. Né en 1849, dans un milieu petit bourgeois, il perd sa mère atteinte de tuberculose à treize ans et souffre du remariage d'un père autoritaire avec la gouvernante des enfants, Emma Charlotta Peterson dont il a un fils, Emil. Il devient auteur de théâtre après avoir échoué dans la carrière de comédien. Sa jalousie féroce envers sa première épouse, la baronne Siri Von Essen sera à l'origine de ses premiers délires paranoïaques. Marié et divorcé trois fois, il doit travailler beaucoup pour assurer la subsistance des enfants qu'il a de chacun de ses mariages. Névrosé, champion de misogynie, ses relations avec les femmes sont terriblement conflictuelles. Toute sa vie il luttera contre ses fantômes pour extraire de son être, une œuvre noire qui nous dit sa détresse intérieure.

Mademoiselle Julie (Fröken Julie) (1888) : comme il est dit dès le début du texte :

« *Mademoiselle Julie est folle, complètement folle* ». Nous voilà avertis !

Midsummernight's Nightmare : De Zola à Munch, tout se passe dans la cuisine du château. On y découvre une trinité infernale qui incube pendant la nuit des feux de la Saint Jean. Christine (une formidable **Caroline Cons**), la cuisinière - figure iconique de la représentation de la femme traditionnelle - assiste, pleine de réprobation divine et silencieuse, à la fulgurante passion entre Julie, sa maîtresse et Jean, son fiancé. Une confrontation violente du masculin et du féminin, de la noblesse et des manants. *Ambiguïté* : ne fait-elle-même un rêve ? On la voit dormir et marcher comme une somnambule...



La présence des bottes noires du terrible père dans la cuisine 19e suggère son absence et sa personnalité pesante. L'absence d'une mère se fait encore plus flagrante au cours de l'action traversée par la puissance onirique. Punk déboussolée, la fantasque et fascinante Julie débarque et se jette à la tête du valet, qui se voit incapable de résister au feu de l'amour-haine de la jeune tentatrice et obéit à ses caprices. La belle excuse, il a essayé maintes fois de la dissuader ! Mais il finit par avouer qu'il convoite depuis de nombreuses années la jeune comtesse. Est-ce de l'amour ou un moyen de monter dans l'échelle sociale ? Le jeu de L'excellent **Roland Vouilloz** est particulièrement ambigu et crédible. L'acte sexuel dans une soupente éclate en mille explosions sonores dévastatrices. Symbolisme : on assiste au meurtre prémonitoire de l'oiseau de la jeune aristocrate tandis que Jean ne cesse de se laver les mains... *Rêve de pureté* - le plus beau passage - lorsque Jean lave le visage de Julie avec immense douceur, seul répit de la pièce. Est-il vraiment dévoré d'ambition ? Peut-il vraiment emmener Julie, au lac de Côme et recommencer une nouvelle vie grâce à la cassette de la fille du Comte qu'il installera derrière le comptoir ?

Mais les sortilèges de cette nuit fatale où tout est permis se dissipent et Jean reste enfermé dans son rôle de valet, il retourne à Christine figée dans l'attente, tandis que Julie, effarée par son acte déshonorant, seule, trahie et désespérée se supprime avec le rasoir que l'amant lui a laissé dans les mains. D'héroïne de vaudeville, enfermée dans un huis-clos tragique, Julie devient une absurde victime sacrificielle qui se lave dans son propre sang. Trois étapes douloureuses, de plus en plus noires, et en correspondance avec des œuvres musicales très pertinentes choisies par le metteur en scène. Est-ce notre monde entre grandeur et décadence que Strindberg exécute ainsi ? Entre violence verbale et violence physique, cette pièce donne réellement froid dans le dos.

Que reste-t-il au spectateur après ce regard dévastateur sur la nature humaine signé **Gian Manuel Rau** ? *Goûter* sa parfaite mise en scène expressionniste d'un théâtre fait d'explosions, de convulsions, de pulsions en liberté où l'on peut admirer le jeu inspiré de la très talentueuse actrice néerlandaise **Berdine Nusselder**, glaciale, ardente, audacieuse, révoltée et dérangeante. Gardant un accent nordique intense, elle soutient néanmoins vaillamment toutes les autres interprétations du personnage de Julie, au théâtre comme au cinéma. *Profiter* des larges pauses, comme dans le théâtre de Pinter, pour se distancier du cauchemar, observer les costumes (**Gwendolyn Jenkins**) et le maquillage fantastique de Julie (**Emmanuelle Olivet Pellegrin**). *Peser* le vertige de la chute de l'héroïne comme celui du désir d'ascension de Jean, et l'enlèvement final de la « normalité » qui enterre tous les rêves.

THEÂTRE : MADEMOISELLE JULIE

Ce qui intéresse le metteur en scène Gian Manuel Rau, ce n'est pas la différence de classe qui pervertit la relation de la demoiselle et du valet qu'elle cherche à séduire, mais la force des tempéraments, extrêmement bien rendue par la cruauté du texte d'August Strindberg. « Tout est ici un prétexte dramaturgique et le cauchemar autobiographique de l'auteur, écrit-il. Le vrai drame est qu'une jeune femme essaie de vivre, malgré les interdits de toutes sortes, et qu'elle ne pourra choisir que sa propre mort. Voilà le conflit de la pièce ! Un être psychiquement malade, à qui on ne dit pas comment vivre, comment procéder dans l'amour et qui apprend toute seule. Julie est une orpheline métaphysique. Julie est une punk, fragile, chez qui la souffrance est clandestine et les larmes cachées. » Le spectacle est né d'une rencontre. Celle de Gian Manuel Rau et de Berdine Nusselder, une actrice à la beauté fragile et mutilée, capable de s'abandonner aux multiples facettes du rôle. Avec Roland Vouilloz et Caroline Cons, elle s'offre sans calcul au sein d'une distribution rêvée pour ces personnages sans passé et qui vivent de l'histoire qu'ils énoncent. Des acteurs d'instinct, maîtrisant le staccato et les nuages dans la pensée, qui nous invitent à un voyage intime et profond, monstrueux et poétique, tendre et maladroit à découvrir jusqu'au 19 novembre 2017 au Théâtre des Martyrs. Un théâtre qui suggère plus qu'il ne signifie, qui travaille sur l'invention perpétuelle. Staccato, souffle et nuage entre les notes. Entre les lignes, tout se joue. Voyez les informations pratiques sur www.theatre-martyrs.be

Place des Martyrs 22 à 1000 Bruxelles

